



Bernard Desportes

Bourrasques d'avril

Le cahier océanique d'Anne de Staël
(*La Lettre volée*, 2015)

Il y a bientôt un an paraissait fort discrètement un livre aussi étrange qu'envoûtant : *Le cahier océanique*, d'Anne de Staël. Composé de poèmes et de proses, ce livre réunit trois ouvrages : *Le cahier océanique*, inédit, *La Remarque de l'ours* (Apogée, 2000) et *Cingles* (Deyrolle, 1992). Ainsi rassemblés, ces trois ouvrages apparaissent comme autant de fragments que leur réunion en un livre unique éclaire en leur donnant une unité troublante qui tout à la fois nous retient mais que rien ne clôt ni n'achève – comme ces tableaux de Bonnard qui, chaque fois que nous les regardons, se recomposent en une toile semblable, pourtant toujours nouvelle, toujours aussi insaisissable.

Ainsi réunis en un ordre mystérieux, les poèmes et proses de ce *Cahier océanique* ouvrent sur un infini dense, abrupt, à l'hospitalité difficile : l'immensité d'un ciel infranchissable sur l'interrogation des jours. Portée par une marche entre deux abîmes : *Brûlure de feu équilibrée par brûlure de gel*, la marche interrogative est faite de matière de mots comme de la peinture, de chemins, de pierres, de rencontres d'hommes et de femmes, de soleil et de nuit, de soif, de regards, de contrées proches ou lointaines, d'attente, de frissons – tous ces éclats, pris sur le vif, sont palpables, mais défaits de tout récit chronologique, et sans qu'aucune narration accrochée à la mémoire ne vienne emmurer ni borner l'infini de l'horizon qui nous capte. Infini qui nous arrache à nous-mêmes pour nous entraîner dans son chaos, avant de nous faire sentir à l'instant où il nous submerge combien c'est en nous que nous portons ce chaos béant sur l'infini.

Ce n'est pas le moindre paradoxe qu'offre ce livre lumineux que de nous donner l'illusion tenace d'un réel de pierres, de couleurs, d'odeurs, avec la certitude que nous avons marché sur ces routes, parlé à ces femmes, ces hommes du désert, rencontré ceux dont la présence vivante illumine ces pages et vient fortifier notre goût de découvertes et de départs soudains, dans l'éphémère du jour qui déjà décline. Cet éphémère est-ce une fraction de seconde ? est-ce un jour ? est-ce l'infini ? Nous n'aurons pas de réponse à ce léger déplacement d'air qu'aura été notre présence au monde – *ce qui lie nuit et neige est un silence du même ordre*. L'espace d'un livre c'est le temps tout entier soudain condensé, retrouvé dans une image surgie des mots qui *comme au plus éclatant du jour (...) crie aussi fort que le soleil*.

Depuis un an je prends et reprends ce livre, en parcours quelques pages, le repose. Je sais qu'il m'attend, à chaque fois comme pour une première lecture – immédiatement saisissante pour aussitôt nous échapper. Car ce *Cahier océanique* ouvre à nos pas hasardeux dans la solitude une voie qui nous demeure obscure, libre de toute réponse comme de nos propres attaches. Il est bien rare d'avoir un livre que l'on peut prendre et reprendre sans cesse, qui chaque fois nous offre cette magnifique dépossession de soi !

Comme en quelques instants le font ces bourrasques des vents d'avril qui nous offrent une réappropriation fugace de la vie débarrassée de la glu du quotidien – un souffle océanique !

Ainsi refermons-nous ce livre sans en avoir la clé, et poursuivons notre route sur une question qui reste ouverte et nous accompagne au bord de la falaise – celle d'un coup de vent qui porte en ses plis une histoire du temps.